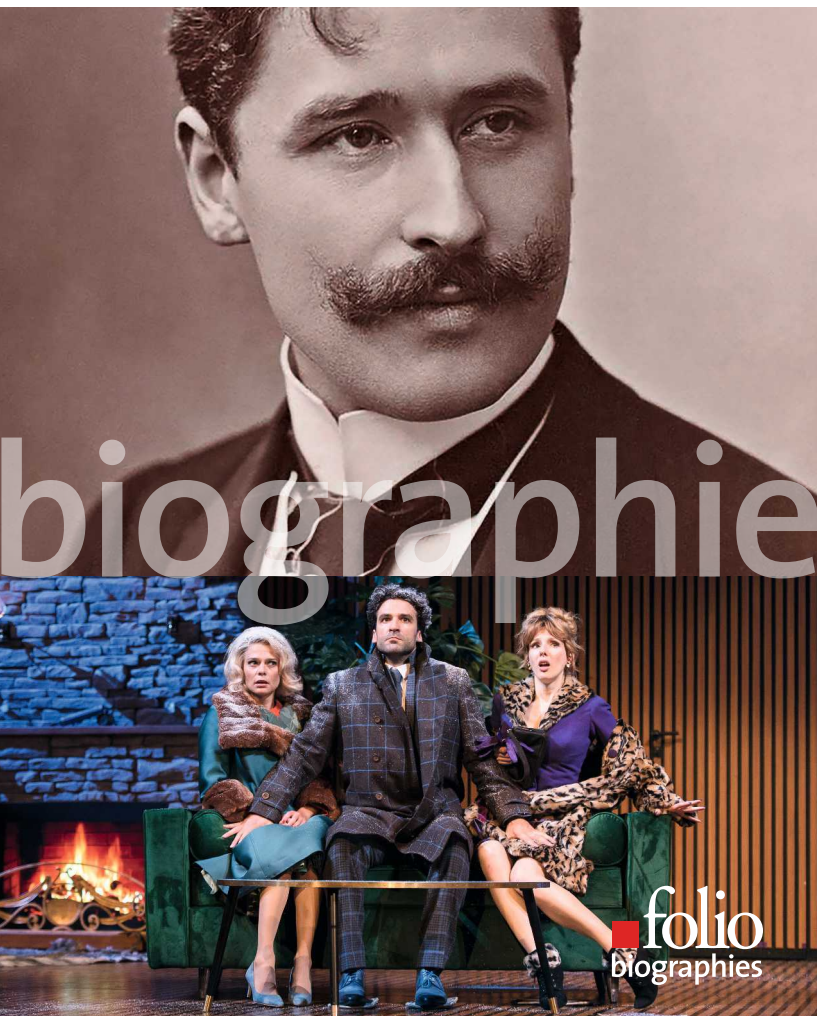


# Georges Feydeau

par Violaine Heyraud

INÉDIT



folio  
biographies



## FOLIO BIOGRAPHIES



Georges Feydeau

par

Violaine Heyraud

Gallimard

*Collection créée  
par Gérard de Cortanze*

La citation en quatrième de couverture est extraite de *La Dame de chez Maxim*, acte II, scène 8, in Georges Feydeau, *Théâtre*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2021, p. 840.

© Éditions Gallimard, 2023.

*Couverture : Portrait de Georges Feydeau, atelier Nadar.*

*Photo © BnF, Paris (détail).*

*La Puce à l'oreille, mise en scène de Lilo Baur  
à la Comédie-Française, 2019.*

*Photo © Brigitte Enguerand / Divergences Images.*

Violaine Heyraud est maître de conférences en littérature française à l'université Sorbonne Nouvelle-Paris 3. Spécialiste du théâtre du XIX<sup>e</sup> siècle et particulièrement de la comédie et du vaudeville, elle a consacré de nombreux travaux à Feydeau, comme *Feydeau, la machine à vertiges* (Paris, Classiques Garnier, 2012). En 2021, elle a édité une sélection de pièces du théâtre de Feydeau pour Gallimard dans la collection « Bibliothèque de la Pléiade ».



## *Avant-propos*

« Je ne ris jamais au théâtre. Je ris rarement dans la vie privée. » Tels sont les premiers mots que note en janvier 1899 un journaliste venu interroger Georges Feydeau après la création triomphale de *La Dame de chez Maxim*. L'auteur de vaudevilles désopilants, qui faisait jubiler des salles combles, se disait taciturne. Dans le travail, bien sûr, il redoublait de concentration :

Quand je commence une pièce il me semble que je me verrouille dans un cachot et que je m'en évade quand je la termine. Oh ! non, je ne suis pas de ceux qui enfantent dans la joie ! En arrangeant les folies qui déchaîneront l'hilarité du public, je n'en suis pas égayé, je garde le sérieux, le sang-froid du chimiste qui dose un médicament. J'introduis dans ma pilule un gramme d'imbroglie, un gramme de libertinage, un gramme d'observation. Je malaxe, du mieux qu'il m'est possible, ces éléments. Et je prévois presque à coup sûr l'effet qu'ils produiront<sup>1</sup>.

Feydeau possédait l'art difficile de fabriquer des comprimés de joie, mais semblait peu réceptif à cette émotion qu'il a passé sa vie à créer chez les

autres. Dans la même interview, celui qui se présente comme un travailleur acharné déclare : « Si vous voulez savoir le fond de ma nature — c'est la paresse<sup>2</sup> !... » Feydeau, les yeux rêveurs et l'air nonchalant, pose alangui en négligé du matin — certes élégant — à midi passé : il est tôt pour l'auteur, qui passe ses nuits dehors, se couche à l'aube et se lève parfois bien après la mi-journée. Un amuseur triste, un indolent voué à l'effort : Feydeau a légué l'image d'un génie du rire comme accablé par la vie.

Georges Feydeau a connu toutes les réussites. Tombé amoureux du théâtre très jeune, il a écrit ses premières pièces dès l'âge de sept ans. Il s'est tôt imposé sur les scènes comiques, précoce dans les succès, tenace face aux échecs. Auteur de talent, acteur subtil, habile metteur en scène de ses pièces, il paraissait avoir tous les dons. Feydeau s'est emparé d'un genre théâtral fort goûté du public et peu estimé des lettrés, le vaudeville. Il l'a perfectionné et anobli, dans de savantes machines comiques d'où s'échappe le portrait d'une humanité aux prises avec ses désirs et ses angoisses. Maniant le délire et l'humour grinçant, il a déclenché les fous rires et suscité la réflexion. Ses vaudevilles ont triomphé : *Un fil à la patte*, *L'Hôtel du Libre-Échange*, *Le Dindon*, *Occupe-toi d'Amélie !*. Des comédies aux titres osés, *On purge Bébé !*, « *Mais n' te promène donc pas toute nue !* », lui ont valu la gloire littéraire. Grâce aux recettes tirées de ses pièces, il vivait en esthète et collectionnait avec passion toiles impressionnistes et objets d'art. Ses contemporains louaient sa beauté et sa grâce naturelle ; on vantait son allure et ses

costumes bien coupés ; le *Larousse* a retenu son portrait, en 1922, pour illustrer la moustache « en croc<sup>3</sup> ».

Feydeau pourtant paraissait sombre. Dans l'exercice de son métier, l'auteur applaudi du public et des critiques regrettait souvent que les vaudevillistes ne fussent pas considérés comme des écrivains à part entière. Dans les lieux brillants de la capitale, théâtres, salons, cafés et restaurants de nuit, il promenait un sourire mélancolique. Il cherchait les lieux de plaisirs, sans s'y abandonner : sobre dans la fête, solitaire dans la foule, silencieux en compagnie. Feydeau partageait les inquiétudes de ses contemporains. Il a ri dans ses pièces des défauts de son temps, individualisme, matérialisme, hypocrisie morale, cruauté sociale — sans jouer les révolutionnaires. Il a relevé, fasciné et troublé, les progrès scientifiques, les avancées de la médecine ou les inventions technologiques.

Témoin de son époque, Feydeau évoluait un peu en marge de la société de son temps. Curieux de tout, il fréquentait essentiellement des artistes, des galeristes, des journalistes. Joué dans le monde entier, il ne quittait guère la France, qu'il sillonnait surtout pour surveiller les répétitions de ses pièces, ou pour se reposer dans un lieu à la mode, Côte d'Azur, Normandie ou villes d'eaux. Il s'éloignait peu de Paris, et de ses quartiers favoris : pour vivre, les IX<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> arrondissements, en fonction de ses finances ; pour déambuler, les boulevards, le quartier des théâtres, du Palais-Royal à l'Opéra, les Champs-Élysées ; pour errer jusqu'à l'aube, Montmartre ou les Halles. Il observait ses

contemporains, mais plutôt de nuit, à l'heure où ils s'abandonnent : aristocrates débauchés, bourgeois encanaillés, femmes légères, étudiants noceurs et domestiques en goguette. Il a assisté aux soubresauts de l'Histoire — boulangisme, affaire Dreyfus, crises politiques et tensions internationales — tout en se tenant à l'écart des affaires publiques. Prudent, il déclarait qu'un vaudevilliste ne devait pas se mêler de choses graves. Il provoquait parfois ses spectateurs mais il évitait de les diviser ; il usait d'un rire transgressif, sans déclarer ses opinions.

La personnalité de Feydeau est riche en paradoxes. L'auteur s'est montré à la fois dilettante et appliqué. Ce champion du théâtre de divertissement était avide de reconnaissance. Vaudevilliste convaincu, il s'est aussi aventuré dans l'opérette, la comédie littéraire, et se rêvait peintre. Le dépendant Feydeau, sous ses airs désinvoltes, était dur en affaires. Sa mine indifférente dissimulait une nature sensible. Feydeau paraissait aimable et distant ; capable de mots rosses, il répugnait pourtant à blesser. Le mondain était un timide, le solitaire cherchait les endroits fréquentés et l'homme épris de lumière préférait vivre la nuit. À travers ces contradictions, se révèle un auteur qui a toujours choisi le rire pour exprimer ses tourments, et qui a poursuivi sans relâche la perfection dans son art.

## « L'artiste Feydeau » a eu un fils

« Ernest ! le bel Ernest !... Tout le monde connaît le bel Ernest !... »

Le 8 décembre 1862, la nuit a été brève chez Ernest Feydeau, boursier et homme de lettres, au 49 bis, rue de Clichy dans le IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. À six heures du matin, sa jeune et belle épouse Léocadie a mis au monde un petit garçon : Georges Léon Jules Marie Feydeau<sup>2</sup>. À quarante et un ans, Ernest découvre la joie d'être père. Il fait aussitôt prévenir Gustave Flaubert, dont il est très proche, et qui lui écrira le soir même : « Mes compliments, cher Ami, et mes doubles compliments, un homme comme toi ne pouvait faire qu'un mâle<sup>3</sup>. »

Malgré l'émotion du jour, Ernest prend le temps d'ouvrir le journal *Le Constitutionnel*. Ses colonnes relatent l'inauguration, la veille, d'une de ces nouvelles artères du Paris que transforment alors Napoléon III et le baron Haussmann, l'avenue du Prince-Eugène — actuel boulevard Voltaire. En page 3, Ernest trouve ce qui l'intéresse :

la critique de *Salammbô*, le dernier roman de l'ami Flaubert. Le texte est signé de Sainte-Beuve, à qui Ernest doit beaucoup : le 14 juin 1858, dans *Le Moniteur*, le critique avait écrit préférer *Fanny*, roman de Feydeau sur l'adultère, à *Madame Bovary* publié un an auparavant. Par cet ouvrage, Feydeau avait connu un grand succès et s'était fait un nom dans le monde des lettres. Il se réjouit de l'article positif de « l'oncle Beuve » sur *Salammbô* : grand connaisseur de l'Antiquité, Feydeau a apporté à Flaubert une précieuse aide documentaire pour cette fiction historique. Mais une phrase, sans doute, entame sa joie. Pour Sainte-Beuve, c'est parce que les admirateurs de Flaubert attendent trop longtemps ses œuvres qu'ils se passionnent, parfois, pour des romans comme *Fanny* de Feydeau, « écrivain de talent, mais d'un talent moindre, venu après M. Flaubert et sur ses traces<sup>4</sup> ». Malgré l'heureuse naissance de Georges, Feydeau ne peut s'empêcher de penser encore, le lendemain, aux mots de Sainte-Beuve, lorsqu'il écrit à Flaubert :

Quand il dit que mon talent est moindre que le tien, il dit une vérité — désagréable à entendre publiquement, surtout dans sa bouche — mais enfin, c'est une vérité, je n'ai pas le droit de me plaindre. Mais quand notre oncle dit que tu m'as précédé dans l'arène littéraire, il commet une erreur, et je réclame. Car je suis ton ancien, ô Flaubert<sup>5</sup> !

Si les deux amis ont le même âge, Feydeau a certes publié très jeune ; mais il ne sera jamais qu'un auteur de second rang pour la critique de l'époque et, plus tard, pour l'histoire littéraire. Il

ignore encore que la gloire artistique des Feydeau viendra surtout de son rejeton, qui ne cherchera pas à l'imiter. Ernest, infatigable homme d'argent et auteur prolifique, publie vers, études, pièces, romans, essais ; Georges, sous des allures indolentes, se vouera tout entier au théâtre comique ; et ce fils, qui physiquement ressemble si peu à son père, cultivera une réserve et une discrétion manifestement bien étrangères à l'auteur de *Fanny*.

Père et fils ont grandi dans le même quartier. Mais Ernest, né le 16 mars 1821, ne vient pas d'une famille d'artistes. Son père Thome (ou Thomas) Feydeau, qui a épousé Joséphine Zoé Tranchell, est militaire, d'abord officier d'administration pour les troupes de Jérôme Bonaparte, frère de Napoléon I<sup>er</sup> et roi de Westphalie, puis sous la Restauration. En 1823, il devient ainsi inspecteur général des vivres de l'armée d'Espagne, où la France soutient Ferdinand VII<sup>6</sup>. Thome Feydeau cultive le souvenir de la geste impériale, qui fascine ses deux fils, le fougueux Ernest et le doux Alfred. Lorsque vers 1830-1831 les garçons entrent à la pension Saint-Victor, Ernest subjugué ses camarades. Il leur raconte les batailles napoléoniennes en les déformant et affirme, péremptoire : « J'y étais<sup>7</sup> ! » Déjà, Ernest possède un sens aigu du récit et de la mise en scène.

La même année, Ernest fait une rencontre capitale. La famille vit dans le quartier de la Nouvelle Athènes, au cinquième étage d'un immeuble à l'angle de la rue Fontaine-Saint-Georges et de la rue Chaptal ; à l'entresol, habite un dessinateur bohème, Paul Gavarni (1804-1866), qui croque les

scènes de la vie parisienne. Il se lie aux Feydeau, retrouve Thome au Café Tortoni, accompagne le couple au théâtre ou au bal. D'après les Goncourt dans la biographie qu'ils lui consacrent, Gavarni monte presque chaque jour chez eux en 1833 : il y dîne, y passe la soirée, vient y flâner ou travailler<sup>8</sup>. Toute la famille pose d'ailleurs pour ses sépias, Ernest aussi, sabre à la main. Les Goncourt taisent, ici, une réalité peut-être moins idyllique, que Gavarni leur aurait confiée en 1860 : « Il nous parle du père, bellâtre, magnifique garde national, courailler, homme à bonnes fortunes, permettant parfaitement le ménage à trois — et filou par là-dessous, qui se payait grassement de sa complaisance en étant l'homme d'affaires de Gavarni<sup>9</sup>. »

En 1836, pour échapper à la prison pour dettes, Gavarni trouve refuge dans la chambre des garçons Feydeau. Il leur apprend à se défendre avec un bâton, s'improvise professeur de saut en longueur<sup>10</sup>. Lorsqu'il quitte la maison en 1837, il ne les oublie pas et leur ouvre son atelier où il donne des soirées ; Ernest, à seize ans, s'y insinue et croise, par exemple, Henry Monnier, le créateur de Monsieur Prudhomme, Balzac, et surtout Théophile Gautier. Il découvre ainsi, fasciné, la littérature. Dans l'assemblée, on l'appelle « le moutard<sup>11</sup> ». Ernest, tombé par hasard dans la société bohème, y trouve des figures protectrices.

Le jeune homme veut à tout prix se consacrer à l'histoire et aux lettres. Il publie bientôt *Tablettes chronologiques de la vie de Napoléon* (1841), puis chante les grandes figures de l'histoire de France dans un recueil de poésies, *Les Nationales* (1844).

Mais, sans rentes, il doit gagner sa vie. Employé dès l'âge de seize ans comme commis à la banque Laffitte, il entre à la Bourse grâce à un ami de la famille : il y devient caissier, puis agent de change, avant de travailler à son compte comme coulissier, profession assez rentable pour son ménage. Il a en effet épousé le 8 juin 1847 Inès-Octavie Blanqui, fille de l'économiste Jérôme-Adolphe Blanqui — et la nièce d'Auguste Blanqui, le révolutionnaire socialiste. Selon André Finot dans son étude sur Ernest Feydeau, le couple, installé rue Pigalle, inspire une confiance utile à la carrière d'intermédiaire qu'entame Feydeau fin 1847 : « Brune et blanche, pas très jolie, la face un peu lourde et empâtée, la jeune femme apportait du moins à son mari une respectabilité supplémentaire, et de fait, il semble bien qu'il ait acquis assez vite une clientèle importante<sup>12</sup>. »

Ernest s'habitue à vivre au gré des aléas de la Bourse. La période est surtout instable politiquement, avec la révolution de février 1848. Ernest juge la II<sup>e</sup> République peu favorable aux affaires ; le retour de l'Empire, en 1852, convient mieux à ses intérêts et à ses convictions.

Ernest partage son temps : le jour, la spéculation ; le soir, l'étude. Fêré d'archéologie, il publie en 1856 le premier fascicule d'une *Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens*. Alfred, devenu architecte après ses études aux Beaux-Arts et, depuis 1850, géomètre des cimetières, a dessiné les planches du traité de son frère. On parle beaucoup de la mort, chez les Feydeau, mais aussi d'art : Alfred collectionne les toiles — le

premier, il acquiert un tableau dont alors personne ne veut, *L'Angélu*s de Millet<sup>13</sup>. Ernest, lui, signe des articles de critique d'art.

Dans le monde des lettres, Ernest se taille une réputation d'expert en archéologie. Gautier le mande chez lui ; il peine à reconnaître « le moutard » tapi dans l'atelier de Gavarni. Ernest renseigne Gautier sur les pharaons et apprend en retour, émerveillé, comment transformer des documents historiques en matière littéraire. Gautier, qui lui dédie *Le Roman de la momie* (1857), devient son maître et son ami. Un jour, « Théo » lui présente Flaubert, qui vient de publier *Madame Bovary* : « Vous êtes faits pour vous comprendre et pour vous aimer<sup>14</sup>. » De fait, les deux hommes se lient rapidement. Feydeau est reçu avec d'autres proches à Croisset, où Flaubert dispose dans les chambres de ses hôtes des volumes de Sade et où les discussions se prolongent tard dans la nuit — sauf pour Feydeau, qui se lève à quatre heures du matin pour mieux profiter de la nature<sup>15</sup>. Gautier l'intègre encore à une autre équipe, celle de ses rédacteurs lorsqu'il dirige la revue littéraire *L'Artiste* : il collabore avec Flaubert, les journalistes Paul de Saint-Victor et Charles Monselet, ou les frères Goncourt. Ernest se décide alors à publier une première fiction.

*Fanny*, paru chez Amyot en 1858, est un immense succès. Fanny trompe son époux avec le jeune Roger. Mais Feydeau traite alors l'adultère avec originalité : c'est l'amant qui est jaloux et qui souffre de partager celle qu'il aime avec le mari. Un passage, célèbre, fait sensation — et scandale :

Roger, caché sur le balcon de Fanny, voit sa maîtresse se dévêtir devant son époux. Cette « étude » mêlant analyse réaliste et lyrisme romantique<sup>16</sup> reçoit les éloges de Sainte-Beuve et de Barbey d'Aurevilly, et séduit le grand public.

Avec *Fanny* viennent la gloire, la fortune et la reconnaissance littéraire — même si le style d'Ernest n'a jamais fait l'unanimité auprès de ses amis. Feydeau se voit ouvrir les portes du salon de Mme Sabatier et de ses soirées du dimanche. Aux côtés de Flaubert et Gautier, se tient aussi Baudelaire. Ernest le déteste ; il le juge provocateur et lui trouve le « cerveau détraqué<sup>17</sup> ».

Les jours heureux, hélas, ne durent guère : après la fortune, un violent revers à la Bourse l'endette de deux cent mille francs. Surtout, sa femme tombe gravement malade. « Doña Inès », comme l'appelle Gautier, souffre de rhumatismes que rien ne soulage. Elle meurt dans son sommeil le 18 octobre 1859<sup>18</sup>.

Feydeau s'abîme dans le chagrin. Flaubert, désolé, lui conseille de se sauver par l'écriture : « *Au nom du Beau*, cramponne-toi des deux mains, bondis furieusement de tes deux talons et sors de là<sup>19</sup> ! » Il le dissuade toutefois de quitter la Bourse pour vivre de sa plume, vœu souvent exprimé par Ernest ; selon Flaubert, ce serait risquer de tomber dans la littérature alimentaire, les romans-feuilletons ou les articles bâclés. Feydeau continuera donc ces « deux professions aussi dissemblables et exténuantes que le sont celles d'homme de lettres et d'homme d'affaires<sup>20</sup> ». Il s'éloignera malgré tout

de l'idéal flaubertien d'art désintéressé. Certes, il cherche toujours à étudier le réel : grâce à une subvention du comte Walewski, ministre d'État, il part à Alger où il prend des notes en vue d'un ouvrage futur<sup>21</sup>. Mais il cède aussi à cette littérature marchande qu'attaquent les Goncourt, qui s'inspirent de lui pour un personnage de plumitif médiocre, Farjasse, dans leur roman *Les Hommes de lettres* (1860). Alors que Flaubert met cinq ans à écrire un livre, Feydeau en publie un par an, sans renouveler le succès de *Fanny* et sans toujours convaincre ses amis écrivains.

En effet, l'érudit devenu romancier ne jouit plus du même prestige. Dans cette petite société qui aime les sobriquets, Feydeau se voit attribuer de nouveaux surnoms. « Le moutard » était devenu, pour Flaubert, « Naboukoudouroussour » — véritable prononciation de « Nabuchodonosor », lui avait appris Feydeau. Gautier, qui avait d'abord baptisé l'expert en sépultures « grand nécrophore », l'appelle bientôt « colonel des métaphores<sup>22</sup> ». On saluait l'archéologue ; maintenant, on taquine l'auteur sur ses tics de style, et ce n'est pas sans une certaine condescendance que Flaubert et Bouilhet, son ami poète, le nomment, dans leurs lettres, « l'artiste Feydeau<sup>23</sup> ».

Feydeau, lui, pose volontiers en artiste — et, sans doute, avec la plus grande conviction. Ses amis l'écoutent parler d'art, moins acquis à ses théories que surpris par son assurance. Tous soulignent sa vanité. On lit ainsi dans le *Journal* des Goncourt, précieux témoins de la vie d'Ernest : « C'est encore, comme vanité littéraire, une des plus

monstrueuses que j'ai vues. Elle va de l'insolence à l'enfantillage, avec une naïveté et des échappades vraiment confondantes<sup>24</sup>. » Quant à Maxime Du Camp, il écrit : « La vanité de Feydeau était en effet d'une telle qualité, qu'elle en était inoffensive. Il disait : "Nous sommes trois : Hugo, Flaubert et moi"<sup>25</sup>. » La personnalité d'Ernest a pu agacer, attendrir ou décontenancer. Même Baudelaire, qui méprise l'homme et son œuvre, répugne à le froisser. Il raconte à Mme Sabatier comment il a parlé à Feydeau de sa *Catherine d'Overmeire* (1860) :

[J]e lui ai dit : Votre ouvrage est sublime, etc. ; mais, etc. Il m'a bien fait voir qu'auprès de lui les *mais* sont mal reçus. Savez-vous bien, je parle sincèrement, qu'il m'embarrasse plus que V. Hugo lui-même, et que je serais moins troublé pour dire à Hugo : *Vous êtes bête*, que pour dire à Feydeau : *Vous n'êtes pas toujours sublime*<sup>26</sup> ?

En réalité, même lorsqu'il professe son humilité face à ses camarades, comme Sand, Flaubert ou Sainte-Beuve, Feydeau adopte une attitude ambiguë : il sollicite leurs conseils, mais parfois leur prouve qu'ils ont tort ; publiquement il chante leurs louanges, puis évoque la proximité de leurs idées, espérant sans doute augmenter, par ricochets, sa propre légitimité littéraire<sup>27</sup>.

Le temps du deuil est passé. Le cœur d'Ernest bat à nouveau. Déjà à Alger, il aurait fait des rencontres, dont celle d'une certaine N'Fissa, qu'il aurait souhaité amener à Paris avec lui<sup>28</sup>. Mais il trouve l'amour tout près, dans les bureaux de la *Revue contemporaine*. Son directeur, le vicomte

Alphonse de Calonne, loge chez lui une jeune femme d'une vingtaine d'années, une parente de son épouse Joulia Hogay. Elle s'appelle Lotzia, ou Lodzia, ou Léocadie : née à Varsovie, cette brune à l'œil doux est d'une beauté resplendissante. Le publiciste Anatole Claveau, collègue de Feydeau, écrira :

Un petit accent étranger, d'une douceur infinie, donnait à la droiture de son esprit et à la franchise de sa parole une pointe de singularité sans outrance et d'exquise familiarité. Quelques traits de cet exotisme, épars dans son langage et surtout dans sa prononciation, nous mettaient en gaieté, et elle avec nous.

[...] Ainsi elle avait l'habitude d'orner d'un accent aigu tous les e muets [...]. Sa parenté avec Mme Alphonse de Calonne avait fait d'elle la joie de la maison, notre petite camarade à tous<sup>29</sup>.

La rayonnante Lodzia exhale une sensualité presque enfantine. Ernest est sous le charme. La jeune femme, née le 2 décembre 1838, est de dix-sept ans sa cadette. Ernest perd ses cheveux mais sa belle tête longue et grave lui donne encore fière allure. Il demande sa main ; il est accepté. Un mois plus tard, le 30 janvier 1861, Ernest Aimé Feydeau épouse Léocadie Boguslawa Zelewska à la mairie du IX<sup>e</sup> arrondissement, entouré de ses témoins Alfred Feydeau et Sainte-Beuve.

Loin de se laisser amollir par le mariage, Ernest, toujours coulissier, explore de nouveaux territoires, à commencer par le théâtre. Sa comédie *Un coup de Bourse*, âpre satire de la banque et de la finance,

est reçue à « correction » à la Comédie-Française — façon polie de la refuser. La pièce rebute, sans doute moins pour la noirceur du propos ou pour ses clichés antisémites alors répandus dans la société, que pour son intrigue trop aride<sup>30</sup>. Ernest échoue également à faire représenter la comédie *Louise Reynolds*. Tout en préparant *Alger*, il destine à un public plus large un roman-feuilleton, *Le Mari de la danseuse*.

À ces activités s'ajoute la vie mondaine du couple. Ernest et Léocadie fréquentent les fêtes impériales, où les grandes figures de la cour côtoient des artistes comme le compositeur Auber, Gautier ou Paul Féval ; la belle Léocadie fait sensation. À vrai dire, on jase beaucoup sur le comportement de Mme Feydeau. On lui prête une liaison avec le duc de Morny, demi-frère de Napoléon III, président du Corps législatif, protecteur des arts et amateur de jolies femmes. L'anecdote est connue : un soir, lors d'une réception qu'il donne à l'hôtel de Lassay, Morny, en grande tenue avec sa plaque de grand-croix de la Légion d'honneur, se serait isolé un moment avec Léocadie. La jeune femme serait réapparue, peu après, la décoration de Morny accrochée à son corsage<sup>31</sup>. Leur probable liaison sera rappelée, bien plus tard, en 1871, dans les registres secrets de la police des mœurs : l'administration considérera Léocadie, du fait de ses activités passées et récentes, comme une courtisane<sup>32</sup>.

Que sait alors Ernest ? À l'été 1861 déjà, six mois après leur mariage, Maxime Du Camp écrivait à Flaubert depuis la ville thermale, très courue, de Baden-Baden :

Si éloigné que je vive de tout ce tapage, son bruit vient parfois jusqu'à moi : Feydeau et sa femme font beaucoup, beaucoup trop parler d'eux : pauvre diable ; on en rit beaucoup<sup>33</sup>.

Selon les Goncourt, Ernest mènerait un jeu assez trouble, d'après le témoignage de leur ami Chandellier :

Il a vu Feydeau, ayant au bras sa femme, la laisser recevoir en plein jour, en plein Bade, des billets de banque d'un Mayer, banquier de Vienne, prétendus gagnés par lui pour elle ; et Feydeau, sa femme n'ayant pas de porte-monnaie, les empocher ; puis toujours essayer de frotter sa femme à M. Morny, qui était là-bas. Tout cela, c'est d'un assez beau cynisme<sup>34</sup>.

Aussi, lorsque naît à Léocadie un si joli petit garçon, toutes les rumeurs sont-elles permises. Georges est-il bien le fils d'Ernest, ou de l'un des amants de sa mère, comme Morny ? On ira jusqu'à dire que Georges Feydeau pourrait être le fils de Napoléon III, avec lequel Léocadie aurait eu une aventure à Vichy, selon un rapport secret de la police de Paris rédigé plus tard, en 1873<sup>35</sup>. Il faut bien sûr prendre avec grande précaution les propos des « indics » infiltrés dans les salons de l'Empire et de la République. En effet, même le préfet de police Louis Andrieux dira en 1883 qu'il faut savoir y démêler, « parmi tant d'allégations inexactes et souvent contradictoires, la part de vérité qu'ils contiennent » : un dossier « n'a pas seulement pour but de faire connaître qui vous êtes, mais surtout ce

qu'on a dit de vous<sup>36</sup> ». Le petit Georges a en tout cas sans doute croisé, dans son enfance, des regards lourds de sous-entendus. Plus tard, on taquina publiquement Léocadie sur le sujet, selon le dramaturge Marcel Achard qui, dans sa jeunesse, a côtoyé Feydeau :

Le bruit courait qu'elle avait à jamais ligoté de ses faveurs le duc de Morny, bruit qu'elle laissa courir. Mais lorsque, ensuite, on lui prêta un empire tout-puissant sur Napoléon III, et qu'on en vint à prétendre que Georges serait né de ces amours coupables, elle opposa cette dénégation péremptoire :

— Comment peut-on être assez bête pour croire qu'un garçon aussi intelligent que Georges est le fils de cet empereur idiot !

Georges imitait sur ce point la réserve de sa mère. Morny ? Soit ! Si vous y tenez ! Mais Badinguet, holà<sup>37</sup> !

En réalité, si Georges Feydeau a pu laisser affirmer qu'il était le fils de Morny, le dramaturge n'exclura jamais la piste de Napoléon III.

Il est encore d'autres sujets de commérages sur la mère de Feydeau. De qui Léocadie elle-même est-elle vraiment la fille, et que sait-on exactement de ses origines ? Selon l'état civil en 1861, la jeune Polonaise est née de Boguslav Zelewski, décédé, et de Louise Rytterband, rentière qui demeure à Varsovie avec son nouveau mari, le major Platon Zawadski. Peut-être Léocadie est-elle juive ; du moins, Edmond de Goncourt l'affirme, ce que l'on ne peut pour l'heure étayer par une preuve écrite<sup>38</sup>. À Paris, la bonne société la connaît surtout

comme la parente de Mme de Calonne, née Joulia Hogay, dont Lodzia serait la nièce, ou la cousine, selon les versions<sup>39</sup>. Mais ne serait-elle pas plutôt sa fille cachée ? On le supposera dans les salons, selon les informateurs de la police. Les Goncourt, eux, traitent plutôt Joulia Hogay et Léocadie Feydeau comme deux des « nièces » d'une même intrigante juive, la vieille Manassé, à la tête d'un réseau de prostitution à Varsovie, comme le leur aurait raconté leur ami Charles Edmond<sup>40</sup>.

Devant une ascendance aussi incertaine, peut-être le dramaturge a-t-il cherché un peu de réconfort dans le nom qui lui a été transmis. Les Feydeau sont une famille d'ancienne noblesse, originaire de la Marche et du Bourbonnais. De l'ancêtre commun, Hugues de Feydeau, sont issues diverses branches, toutes d'illustre réputation. En effet, plusieurs de leurs descendants ont rempli de hautes fonctions sous l'Ancien Régime, dans l'armée, l'Église, la magistrature et l'administration. Une rue, à Paris, rend hommage à cette famille, près de l'Opéra-Comique longtemps appelé « théâtre Feydeau ». Georges, Ernest, le grand-père Thome et l'arrière-grand-père Joseph, négociant à Rotterdam, sont-ils d'origine noble ? À l'époque de Georges Feydeau, certains en doutent : selon un dictionnaire de 1922, le dramaturge descendrait d'une famille bourgeoise de commerçants nantais<sup>41</sup>. Mais d'autres jugent probable son lien avec les Feydeau nobles : c'est l'hypothèse d'un membre de cette famille, le général Henri de Feydeau de Saint-Christophe, lui-même généalogiste et auteur d'une étude très fournie sur les différentes branches des Feydeau.

Ce lien ne serait donc pas direct, mais à reconstituer, ce qu'Ernest Feydeau avait commencé à faire. D'après son frère Alfred, il menait des recherches sur l'histoire de leur famille grâce à divers documents historiques<sup>42</sup>. On peut actuellement trouver certaines de ces pièces dans le fonds Feydeau de la BnF : elles surprennent par leur disparate. Pêle-mêle s'y côtoient des archives relatives à plusieurs rameaux et sous-rameaux : un arbre généalogique des Feydeau de Vaugien, un reçu de paiement signé « Feydeau de Marville », la copie d'une notice incomplète sur les Feydeau par le moine généalogiste La Chesnaye... On ignore qui a constitué cet ensemble, et comment : ces reliques se sont-elles transmises par héritage, ou Ernest, Alfred et Georges les ont-ils chinées chez leurs antiquaires favoris ? Quoi qu'il en soit, elles n'autorisent aucune déduction fiable.

Ernest avait laissé l'enquête inaboutie. Dans sa pièce *Louise Reynolds*, il avait salué le souvenir de Claude-Henri Feydeau de Marville, ancien lieutenant de police de Louis XV. Se rêvait-il son descendant direct et légitime ? Cette thèse, défendue par les biographes Jacques Lorcey et Henry Gidel<sup>43</sup>, est sujette à caution : Feydeau de Marville aurait perdu ses quatre enfants en bas âge et, au XIX<sup>e</sup> siècle, cette branche est éteinte. Selon une hypothèse récente, Ernest Feydeau appartiendrait à la branche des Feydeau de Clusors<sup>44</sup>. Georges Feydeau, lui, sera aiguillé sur une autre voie : le général Henri de Feydeau de Saint-Christophe songe à un illustre garde des Sceaux de Louis XV, Paul-Esprit Feydeau de Brou. À Nantes, ce dernier aurait eu,

d'une maîtresse, un enfant illégitime, l'ancêtre direct d'Ernest — un bâtard, mais de la branche aînée des Feydeau.

Georges Feydeau aurait froidement accueilli la théorie du général généalogiste. Il a pu malgré tout laisser dire qu'il descendait « d'un marquis de Feydeau, qui fut ministre des Finances sous Louis XVI<sup>45</sup> » — l'histoire était belle, pour un homme aussi dépensier. Georges semble s'être réellement intéressé à ces origines aristocratiques. Sur quelques feuillets, il s'est ainsi appliqué à recopier, au crayon, les principales branches de cette famille, comme pour mieux s'approprier cette histoire. Mais cette parenté, pour lui réelle ou rêvée, ne pourra jamais lui faire oublier qu'il était peut-être fils ou neveu d'empereur — ce qui le hantera jusqu'à la fin de ses jours.

Pour l'heure, autour d'Ernest et du petit Georges, Flaubert découvre un joli tableau de famille : « Je me suis tellement plu à ton dernier festin, j'ai trouvé les mets tellement bons, ton môme si beau, Mme Feydeau si charmante<sup>46</sup>. » En revanche, il apprécie moins le genre feuilletonesque qu'adopte alors Ernest avec *Le Mari de la danseuse*, même s'il reconnaît l'efficacité de son récit<sup>47</sup>. Ces aventures sentimentales du débauché M. de Saint-Bertrand se déroulent sur fond d'insurrection polonaise. Ernest est sensible à la cause des Polonais, nation éclatée entre plusieurs États, Léocadie étant originaire de Varsovie, ville située dans le royaume du Congrès, sous contrôle russe, alors agité par des soulèvements. Le 26 février 1863, les époux participent chacun à

hauteur de cent francs à une souscription en faveur des troupes polonaises lancée par *L'Opinion nationale*. Quelques semaines plus tard, ils reçoivent même chez eux un jeune chef de l'insurrection de passage à Paris, que Léocadie présente comme son cousin germain, Bogdan Boucza. Le courageux jeune homme meurt dans une embuscade le 18 juin, frappé de deux balles et lardé de vingt coups de sabre<sup>48</sup>.

Si la cause polonaise les réunit, les parents de Georges n'ont pas les mêmes préoccupations. Ernest a beau intituler son nouveau roman *Le Secret du bonheur*, il n'en a guère trouvé la formule selon les Goncourt en visite le 24 juin 1863, qui rencontrent Léocadie, avec Georges et la nourrice :

Et la voilà à nous parler gentiment, coquettement, de l'ennui d'être mariée à un homme qui se couche à huit heures ; ses regrets de n'avoir pas dix ans de plus pour aller dans le monde, le soir ; de ses soirées devant sa lampe dans la salle à manger, ne pouvant recevoir, son mari couchant sur un divan dans le salon<sup>49</sup>.

Léocadie aime briller dans les bals. Lors d'une fête travestie chez les Morny, en février 1864, elle portera un costume Louis XIV dont on parlera encore dans la presse seize ans plus tard<sup>50</sup>. La vie mondaine la retient parfois à Paris pendant l'été, comme l'indiquent ces mots d'Ernest, alors sans doute en Normandie avec Georges :

Tu vois, ma chère amie, que le crapaud va enfin mieux. Il est levé et joue dans ma chambre. Je ne te ferai ni plus ni moins de reproches que lui. Je suis certain que tu ne restes à Paris que pour assister à toutes ces bêtes de fêtes... Mais

franchement ça n'est pas gentil. Et par-dessus le marché tu ne m'écris pas. Je n'ai pas reçu de lettre ce matin. Je ne suis donc pas content du tout de ta charmante et très indifférente personne<sup>51</sup>.

On sent toutefois entre les époux une connivence dans le goût du luxe, lorsque les Goncourt décrivent leur logement de la rue de Clichy le 24 juin 1863 : « Un appartement de fille et d'artiste, un luxe de bibelots malsains, une *artisterie* de boursier, pour ainsi dire, avec je ne sais quoi qui sonne faux et qui semble louche, qui sent l'homme-putain. Sur un meuble de Boule, tout cramois, les livres de Feydeau, remontés en grand *in-quarto*, comme pour se grandir par le format<sup>52</sup>. » Pour les Goncourt, une « fille » — ou une courtisane — peut s'accorder avec un écrivain poseur comme Feydeau, qui prostitue sa plume dans une littérature de bas étage. Ils sous-entendent aussi qu'Ernest profite, sciemment ou non, de l'argent gagné par son épouse. En effet, les tracas financiers qu'ils repèrent fin 1863 rue de Clichy semblent oubliés un an plus tard : « Nous allons chez Feydeau, qui a pris un appartement splendide en face le parc Monceau. C'est à la fois un appartement de grande courtisane et de grand faiseur, quelque chose de riche et de louche qui, du lit de la femme au cabinet de l'homme, sent l'argent des autres<sup>53</sup>. » À l'évidence, selon eux, ce changement de fortune ne doit rien aux cours de la Bourse, ni aux recettes de l'édition.

Georges Feydeau observe, tout jeune, un auteur prolixe au travail. Il ne s'inspirera pas, toutefois,

d'une des spécificités de son père : Ernest ne craint pas de prendre position dans ses écrits. Ainsi, ce dernier fonde en 1865 un journal politique, *L'Époque*, où il défend une pensée indépendante, à l'égard tant du gouvernement que de l'opposition<sup>54</sup>. Feydeau père se veut aussi souvent polémique dans les préfaces de ses romans et ne craint pas de choquer, en avril 1865 au théâtre du Vaudeville, avec *Monsieur de Saint-Bertrand*, pièce tirée de son roman et froidement accueillie.

Habile à se mettre en scène, Ernest appuie parfois ses théories sur sa propre vie de famille. Ainsi, dans un essai de 1867, il nie la capacité de la littérature à enseigner la morale. Il évoque alors le petit Georges :

J'ai le bonheur d'être tyrannisé par un charmant bambin de trois ans, qui, de même que tous les enfants de son âge, a la manie de toucher à toutes choses. Ce qu'il m'a déjà cassé de porcelaines, écaillé de meubles, déchiré de livres, abîmé de dessins, je ne puis le dire. Je ne compte plus avec lui.

Pour le rendre un peu raisonnable, on offre à Georges un livre, *Les Trente-Six Infortunes de Monsieur Touche-à-tout*, ou les malheurs d'un petit garçon puni par ses propres imprudences. Devant son père, l'enfant le feuillette avec importance. Un matin, Ernest trouve le chérubin seul dans sa chambre — sa bonne, une Allemande qui l'adore, est à confesse —, assis par terre en tailleur, le livre sur ses genoux :

La main droite armée d'une énorme paire de ciseaux, il se donnait à lui-même, à haute voix, les explications des

*belles images* qu'il m'avait si complaisamment débitées la veille encore, et, à chaque explication nouvelle, allongeant un coup de ciseaux tout au travers de la page, il l'envoyait voler à trois pas de là.

Son père feint la colère ; Georges « exhala un gros soupir ; puis, haussant les épaules : — Il *m'ennuyait*, dit-il, ce *Touche-à-tout*<sup>55</sup> ! ». Ernest jubile : aucun livre ne rend meilleur, comme l'a prouvé Georges à grands coups de ciseaux nonchalants. Derrière la démonstration, perce aussi, avec humour, la tendresse du père pour son fils. À son épouse, Ernest aurait écrit : « Ne le fouette pas trop<sup>56</sup> ! »

Georges ferait bien d'être sage : à presque quatre ans, il a désormais une petite sœur, Diane-Valentine, dite Valentine, née le 23 novembre 1866. La vie de famille n'entame pas l'énergie d'Ernest, délesté de ses charges à *L'Époque*, qu'il a vendu six mois plus tôt après avoir été condamné en novembre 1865 pour publication de fausse nouvelle, l'arrivée possible de la peste à Marseille. Peut-être Georges garda-t-il en mémoire les heureux instants de l'été 1867 à Trouville. Il escorte Ernest qui, pour son futur roman, étudie la géologie et passe l'après-midi quatre à cinq heures au soleil à chercher des fossiles sur la falaise. Les Goncourt, comme fascinés, décrivent l'enfant : « son fils, des cheveux d'un blond à être blanc et un tablier de cuir qui en fait comme un petit amour en sapeur, étrange et charmant enfant gâté, en qui semblent germer déjà tous les caprices d'une courtisane. » Georges serait donc bien le digne fils de sa mère, qui paraît, splendide,

un pliant sous le bras. Ernest est très gai. Les Goncourt l'écoutent vanter Léocadie, si dévouée à sa famille qu'elle coud parfois elle-même des culottes pour Georges, jusqu'à deux heures du matin. Mais ils perçoivent mille signes d'une fausse harmonie :

[C]es froids qui tout à coup tombent dans l'intimité avec les tiers ; ces absences de la femme, qui chantonne avec un battement de pied nerveux sur un barreau de chaise ; de l'ombre qui vient sur le front du mari — tout ce qui donne là envie de vous en aller. Et l'on se trouve gauche et gêné, et l'on sort avec une tristesse faite de ce mystère de choses inconnues et qui sont dans l'air, de tous les sous-entendus qu'on sent et qu'on tâte dans ces ménages sur lesquels on cause<sup>57</sup>...

Et le monde n'a hélas pas fini de parler. Après quelques mois fastes pour Ernest, qui réussit avec *La Comtesse de Châlis* et publie *Un coup de Bourse* dans *Le Figaro*, Mme Feydeau est mise en cause dans un étrange fait divers.

Peut-être Georges se souvint-il de ce pénible jour de la fin de février 1868. Deux messieurs, à la porte, demandent si Madame est seule. C'est M. Boucicaut, le directeur du Bon Marché, avec un de ses adjoints ; il tient un mouchoir. Mme Feydeau reconnaît l'objet : c'est son mouchoir que, quelques jours plus tôt, le 18 février, elle a porté, pour le faire marquer, dans une boutique de la rue de la Paix, chez Hoorickx, où elle a ses habitudes. Elle avait même été heureuse d'apprendre là que cette pièce de dentelle valait dans les deux cents francs, elle qui l'avait achetée quatre-vingt-cinq francs auprès d'une personne qu'on lui avait

présentée. Comment ce mouchoir est-il passé entre les mains de M. Boucicaut ? En réalité, le vendeur de la maison Hoorickx, M. Cendrier, était suspicieux. Mme Feydeau était déjà venue la veille avec deux dames, sa belle-sœur et sa nièce, pour acheter un volant de dentelle, et s'était fait montrer une belle berthe assortie — une garniture pour orner le corsage —, qu'elle n'avait finalement pas achetée. Après son départ, M. Cendrier avait constaté que la berthe avait disparu, ainsi qu'un mouchoir et une pièce en dentelles de neuf mètres, le tout pour une valeur de mille deux cents francs. Quand, le lendemain, Mme Feydeau revient lui porter son mouchoir, il pense à de la marchandise volée et le montre autour de lui : le Bon Marché identifie l'objet, disparu de leur étalage au mois de janvier, précisément après une visite des trois mêmes dames, parties sans rien acheter. Mme Feydeau assure avoir payé ce mouchoir dont, d'intermédiaire en intermédiaire, on ne parvient pas à retrouver la provenance.

En mars, la rumeur grandit, ainsi que la valeur supposée des biens dérobés : six mille francs, confie Gautier aux Goncourt ; il aurait fallu l'intervention de l'avocat Baroche « qu'on dit son amant, qui aurait fait rendre les dentelles, en mettant le vol sur le compte d'une envie de femme grosse<sup>58</sup> ». Ernest, outré par ces accusations, obtient des excuses écrites des deux magasins. Mais le 1<sup>er</sup> avril, il lit dans *L'Époque*, son ancien journal :

Il est de bon goût, toutes les fois qu'une dame du monde se rend dans un magasin, de ne pas, par inadvertance,

fouerrer pour 6 000 francs de dentelles sous sa robe et surtout... ah ! surtout !... de ne pas, en s'en allant, oublier son mouchoir, même quand il ne serait pas marqué<sup>59</sup>.

La remarque, perfide, ne nomme personne, mais Ernest prend la mouche. Le 4 avril, il dénonce dans la presse une « infâme calomnie » touchant son épouse, sans plus de précisions, et aiguise la curiosité de tous. Les Goncourt observent la calme Léocadie, « plus charmante, la poitrine plus blanche et plus excitante que jamais dans le décolletage carré de sa robe de velours noir ». Que penser d'elle ? « Après cela, il y a tant de jalousie dans le monde ; et ici, tant de raisons pour cette jalousie : les succès de l'écrivain, la beauté de la femme, le train de la maison, de la toilette, le luxe de l'appartement<sup>60</sup>. » L'affaire est portée devant les tribunaux. Les poursuites engagées contre les deux magasins n'aboutissent pas, mais le couple obtient la condamnation de *L'Époque*<sup>61</sup>.

L'énigme trouve sa résolution un an plus tard. Ernest est absorbé par ses publications et son ambitieuse *Revue internationale de l'art et de la curiosité*, lorsque advient un coup de théâtre. Le 20 mars 1869, la sœur et la nièce d'Ernest, Amélie et Félicie d'Alpuget, sont arrêtées par un sergent de police, rue de Richelieu. Sous son manteau, Félicie cache une volumineuse pièce de soierie. La police en trouve d'autres en perquisitionnant chez elles : ces dames reconnaissent plusieurs vols, dont celui de l'année précédente, alors qu'elles accompagnaient Mme Feydeau, incriminée à leur place... Amélie aurait brûlé les fameuses dentelles. C'est

# Georges Feydeau

par Violaine Heyraud

■ « Gagner du temps, tout est là, dans la vie ! »

Georges Feydeau (1862-1921) s'est tôt imposé sur les scènes comiques en s'emparant d'un genre théâtral alors chéri du public et peu estimé des lettrés, le vaudeville. Il l'a perfectionné et lui a donné ses lettres de noblesse, au point d'en devenir le maître incontesté, dont les pièces n'ont cessé d'être jouées et applaudies.

L'auteur de *La Dame de chez Maxim*, souvent remarqué pour son élégance et son apparente nonchalance, est en réalité un homme empli de paradoxes : le mondain qui hante les soirées parisiennes s'avère réservé et solitaire, tandis que derrière l'image de l'amuseur lève-tard et tout à ses collections d'objets d'art se cache un dramaturge inquiet, travailleur, exigeant et passionné. Pour exprimer ses contradictions et ses tourments, Feydeau choisit le rire, et poursuit sans relâche une double ambition : déclencher l'hilarité et susciter la réflexion.

**Texte inédit**

---



**Georges Feydeau**  
Violaine Heyraud

Cette édition électronique du livre  
*Georges Feydeau* de Violaine Heyraud  
a été réalisée le 26 mai 2023 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072930928 - Numéro d'édition : 376664).

Code produit : U36656 - ISBN : 9782072930935.

Numéro d'édition : 376665.